

DISPARITIONS 2011-2013

Erika Thomas



Alternatives Artistiques



FACULTÉ DES
LETTRES
& SCIENCES
HUMAINES

Disparitions
(2011-2013)
Erika THOMAS



Erika Thomas est née en 1964 au Brésil. A partir des années 80 elle s'installe définitivement en France. Titulaire d'un troisième cycle en psychologie sociale et d'un Doctorat en cinéma et d'une Habilitation à Diriger des Recherches en études des médias - anthropologie visuelle, la création plastique a toujours été une

constante tout au long de sa formation. Dans son ouvrage *Art-Action, Pol'art Urbain, Didier Barros l'étranger et Des livres et des cendres*, paru aux éditions L'Harmattan en 2010 elle explicite sa pratique artistique plastique et audiovisuelle. Son dernier court métrage *Oublier Zanzibar* a été sélectionné au 24^e Festival *Instants Vidéo, Rencontres Internationales, La Friche La Belle de Mai* à Marseille en novembre 2011. Elle est l'auteur d'un roman *L'Oiseau blessé* (Erika Ommundsen Pessoa, *L'Oiseau blessé*, ed. ProFrance Maxi-livre, Prix Maxi-livre de l'étudiant écrivain, 1990) et de nombreux articles et ouvrages sur le cinéma et la télévision dont : *Le cinéma brésilien, du cinema novo à la retomada*, Collection Audiovisuel et Communication, L'Harmattan, 2009 ; *Ken Loach : cinéma et société* Collection Audiovisuel et Communication, L'Harmattan, 2008 ; *Les Telenovelas entre fiction et réalité*, Collection Audiovisuel et Communication, L'Harmattan, 2003 ; *Ecrans et politique*, (co-direction avec Bernard Leconte), les Cahiers du Circav n° 16 L'Harmattan, décembre 2004 . Elle est professeur de cinéma, art et audiovisuel à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Lille.

Décembre 2013

Sommaire

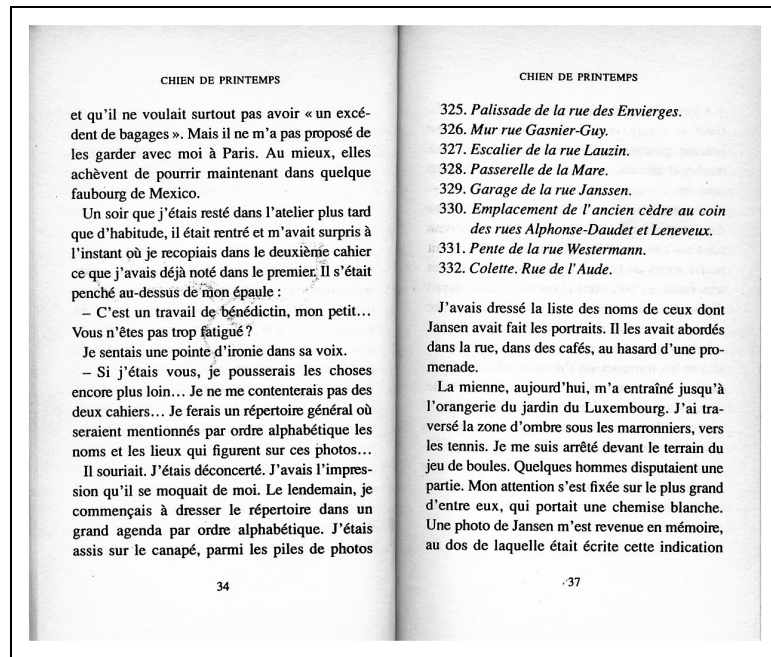
Une si discrète absence	5
I. Un travail sur le manque	8
1. Dispositif	8
Lettre n°1 : la page 35	9
Lettre n°2 : une photographie	10
Lettre n°3 : une coupure de presse	12
Lettre n°4 : le plan d'une ville	14
2. D'intrigantes disparitions	18
Au début ils étaient cinq	18
Disparitions volontaires inexplicées, acte 1	19
Disparition volontaire inexplicée, acte 2	24
Il n'en resta que deux	27
II. Elaborer avec le restant	34
1. Sélection des éléments et surgissement d'un lieu	34
Cinq villes et une carte postale	35
Trois photos : les indices et les traces du temps	41
Deux pages 35 et une 4 ^e de couverture	43
2. De Venise à Paris : séries photographiques	45
Venise : le colloque et la rencontre	45
Balade vidéophotographique à Paris	53
Et pour en finir	57



Manquerait-t-il une page au catalogue?

Une si discrète absence

Un soir de mai 2011, alors que je relisais un Modiano acheté d'occasion dans une librairie parisienne depuis plusieurs années, je fus surprise de remarquer qu'il manquait une page à l'ouvrage. J'étais d'autant plus étonnée qu'il s'agissait pour moi d'une relecture de ce même ouvrage que je tenais entre les mains. De la page 34 de *Chien de printemps* je me retrouvais directement à la page 37. Etrangement la lecture ne semblait pas s'en trouver grandement perturbée. C'est sans doute la raison pour laquelle je n'avais pas remarqué cette page absente la première fois que j'avais découvert cette histoire.



De la page 34 à la page 37

Je passais ainsi de la phrase « *j'étais assis sur le canapé, parmi les piles de photos* » située au bas de la page 34 à une liste de chiffres, commençant la page 37, auxquels étaient associés un titre de photo « 325. Palissade de la rue des Envierges / 326.

Mur rue Gasnier-Guy / 327. Escalier de la rue Lauzin (...) ». La première fois que j'ai lu ce roman ma lecture avait peut-être été distraite. Ou peut-être avais-je pensé que de la pile de photographies dont il est question, seules les 332 dernières étaient indiquées. Cette fois-ci pourtant, l'absence de la page 35 m'a sauté aux yeux. Sans connaître encore son contenu, elle me semblait indispensable à la poursuite de ma lecture et ce manque – d'abord passé inaperçu – m'interrogeait. Est-il possible qu'une chose censée être déterminante pour la compréhension d'un tout puisse disparaître ainsi sans que l'on s'en rende compte d'emblé ? A force de me poser la question les jours suivants, j'ai fini par me rendre dans une librairie proche de chez moi. Je me suis orientée vers le rayon poche, la lettre M pour Modiano et... *Chien de printemps* s'y trouvait là, à portée de vue. Je comptais juste lire les pages 35 et 36. Et ce que j'ai lu a provoqué un tel écho en moi que j'ai racheté le livre pour lire et relire et relire encore un paragraphe qui me semblait particulièrement éclairant.

CHIEN DE PRINTEMPS

que je sortais au fur et à mesure des valises, et j'écrivais tour à tour sur les deux cahiers et sur l'agenda. Cette fois-ci, le sourire de Jansen s'était figé et il me considérait avec stupéfaction.

– Je plaisantais, mon petit... Et vous m'avez pris au pied de la lettre...

Moi, je ne plaisantais pas. Si je m'étais engagé dans ce travail, c'est que je refusais que les gens et les choses disparaissent sans laisser de trace. Mais pouvons-nous jamais nous y résoudre ? Et Jansen, après tout, avait manifesté le même souci. En consultant le répertoire que j'ai gardé, je m'aperçois qu'un grand nombre de ses photos étaient des photos de Paris ou des portraits. Il avait inscrit au dos des premières l'endroit où il les avait prises, sinon il m'aurait été souvent difficile de les localiser. On y voyait des escaliers, des bords de trottoir, des caniveaux, des bancs, des affiches lacérées sur des murs ou des palissades. Aucun goût pour le pittoresque mais tout simplement son regard à lui, un regard dont je me rappelle l'expression triste et attentive.

35

Une page indispensable

« Moi je ne plaisantais pas. Si je m'étais engagé dans ce travail, c'est que je refusais que les gens et les choses disparaissent sans laisser de traces. Mais pouvons nous jamais nous y résoudre ? »

P. Modiano,
Chien de Printemps
Ed. Du Seuil, collection Poche,
1993, p. 35.

Je suis rentrée chez moi avec la ferme intention de travailler, dans une perspective artistique, sur les questions soulevées par cette lecture interrompue. J'ai pensé que ce travail serait relativement simple à entreprendre et à mener jusqu'à son terme. Il n'en a rien été. Plus de deux ans et demi se sont écoulés entre ce moment où l'idée a germé dans mon esprit et aujourd'hui où se concrétise enfin la fin de ce travail artistique. Au-delà de la satisfaction d'être parvenue enfin au bout de la réflexion suscitée par cette confrontation – matérielle et symbolique – au manque, je dois avouer que ce travail m'a entraînée sur des rives inattendues qui marquent, d'une certaine façon, la fin d'une pratique artistique relationnelle commencée en 2005 avec *L'affaire Hugo Babelli*¹. C'est du moins ce que j'en dirai avec conviction aujourd'hui.

¹ Voir l'ouvrage qui rassemble trois de ces actions : Erika THOMAS (2010), *Art-Action : Pol'art-Urbain, Didier Barros l'étranger, Des livres et des cendres*, L'Harmattan, coll. Audiovisuels et Communication.

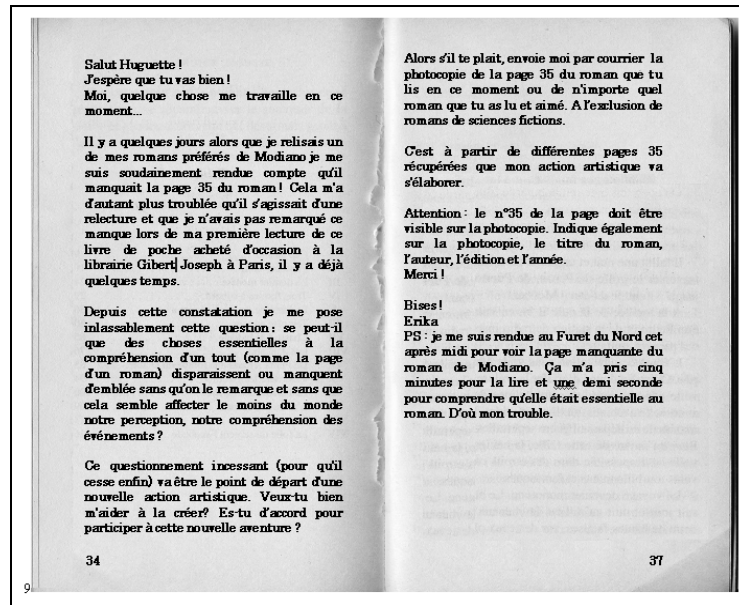
I. Un travail sur le manque

1-Dispositif

J'ai souhaité, comme pour d'autres actions menées les années précédentes, étayer ma réflexion et mon travail sur une collaboration étroite avec des amis et des proches en les invitant à participer à ma réflexion et à ma production artistiques. J'ai ainsi demandé en mai 2011 à Sophie B., Sylvie B., Huguette L., Sylvie S., et Raymond W., d'être mes correspondants pour cette nouvelle action. Ils ont accepté avec enthousiasme. Comme d'habitude.

En considérant que la page 35 du livre que je lisais – la page manquante – contenait des éléments essentiels à la compréhension de tout travail artistique, j'ai eu l'idée de demander à ces quelques amis de m'envoyer la photocopie de la page 35 du roman qu'ils lisaient en ce moment ou d'un roman déjà lu qu'ils avaient particulièrement aimé. Ce fut la première des quatre lettres envoyées et constitutives de la première phase de mon protocole artistique. Pour chacune de ces lettres, j'insérais dans l'enveloppe, outre mon texte, une autre enveloppe timbrée à mon nom et adresse afin de faciliter et d'activer l'envoi de leur réponse. Je pensais ainsi limiter les retards mais ce fut sans compter sur certaines résistances psychiques inhérentes à tout travail sur le manque et sur l'absence. J'étais alors loin de me douter que ce travail allait représenter une impasse pour certains de mes participants ayant investi personnellement la question de la disparition.

Chacune des lettres que j'allais envoyer à mes participants devait déjà être l'occasion d'une élaboration esthétique simple mais suffisamment signifiante pour inviter le destinataire à puiser lui-même dans son imagination. Ainsi la première lettre envoyée représentait un livre ouvert que j'aurais photocopié et auquel il manquerait la page 35.



Lettre n°1 : une page manquante

Lettre n°1. La page 35

Cette première lettre annonçait donc le travail à venir.

*Salut Huguette,
J'espère que tu vas bien ! Moi, quelque chose me travaille en ce moment... Il y a quelques jours alors que je relisais un de mes romans préférés de Modiano je me suis soudainement rendu compte qu'il manquait la page 35 du roman ! Cela m'a d'autant plus troublée qu'il s'agissait d'une relecture et que je n'avais pas remarqué ce manque lors de ma première lecture de ce livre de poche acheté d'occasion à la librairie Gibert*

Joseph à Paris, il y a déjà quelques temps. Depuis cette constatation je me pose inlassablement cette question : se peut-il que des choses essentielles à la compréhension d'un tout (comme la page d'un roman) disparaissent ou manquent d'emblée sans qu'on le remarque et sans que cela semble affecter le moins du monde notre perception, notre compréhension des événements ? Ce questionnement incessant (pour qu'il cesse enfin) va être le point de départ d'une nouvelle action artistique. Veux-tu bien m'aider à la créer ? Es-tu d'accord pour participer à cette nouvelle aventure ? Alors s'il te plait, envoie moi par courrier la photocopie de la page 35 du roman que tu lis en ce moment ou de n'importe quel roman que tu as lu et aimé. A l'exclusion de romans de sciences fictions. C'est à partir de différentes pages 35 récupérées que mon action artistique va s'élaborer. Attention : le n°35 de la page doit être visible sur la photocopie. Indique également sur la photocopie, le titre du roman, l'auteur, l'édition et l'année.

Merci, bise, Erika

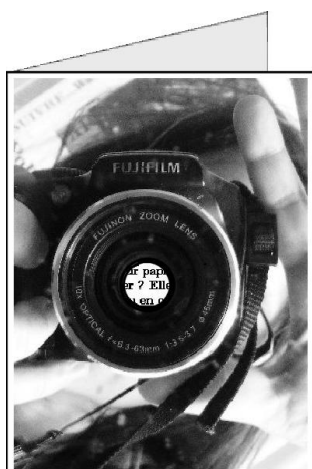
PS : je me suis rendue au Furet du Nord cet après midi pour voir la page manquante du roman de Modiano. Ça m'a pris cinq minutes pour la lire et une demie seconde pour comprendre qu'elle était essentielle au roman. D'où mon trouble.

Dès qu'un participant m'envoyait sa réponse, je lui faisais immédiatement parvenir la deuxième lettre. Il s'agissait, après avoir lancé l'aventure, de maintenir une légère tension, une sorte d'urgence autour de la question de la disparition et du manque. Recevoir ces pages 35 photocopées et lire des fragments de romans fut jubilatoire !

Lettre n°2. Une photographie

La page 35 du roman de Modiano évoquait le monde intérieur d'un photographe, Francis Jansen, ayant travaillé sur des

images allant à l'encontre de l'idée de pittoresque et mettant d'avantage en perspective le banal et le quotidien tels que « (...) *des escaliers, des bords de trottoir, des caniveaux, des bancs, des affiches lacérées, sur des murs ou des palissades*² ». Souhaitant moi-même, dans le cadre de cette action artistique, travailler sur des supports iconiques, j'ai demandé aux participants de m'envoyer une photographie qui représenterait, selon eux, la disparition et le manque.



Sur du papier calque j'ai imprimé une photo prise face au miroir en me cadrant – en plan très serré – derrière un appareil photo. Au centre de l'objectif j'avais découpé un rond afin qu'un trou symbolise le manque mais également la perspective par laquelle, une fois la lettre pliée en deux, il soit possible de deviner un fragment du texte accompagnant la photo sur la partie droite du calque.



Salut Sylvie !
Merci pour ta page 35 qui m'inspire bien des choses...

Justement à ce propos, cette semaine alors que je travaillais à l'élaboration de mon action artistique j'ai voulu faire une photographie qui symboliserait très précisément pour moi la notion de « manque » ou de « disparition ».

Je dois avouer que l'inspiration m'a fait défaut !
Je fais donc une nouvelle fois appel à toi.

Peux-tu s'il te plait faire toi-même cette photographie symbolisant le manque (selon toi, bien sûr) puis la sortir sur papier ordinaire et me la renvoyer par courrier ? Elle peut être, à ta guise, en noir et blanc ou en couleur. Attention, tu dois être l'auteur de la photographie. N'oublie pas de donner un titre à ta photo et d'indiquer ton nom et la date où elle aura été prise.

Merci encore ! Je suis sûre que cette photographie que tu vas m'envoyer va me permettre de suivre une piste de réflexion très fructueuse...

Bises
Erika

Lettre n°2 : l'image figée du manque

²Op.cit.p.35.

*Salut Sylvie,
Merci pour ta page 35 qui m'inspire bien des choses... Justement à ce propos, cette semaine alors que je travaillais à l'élaboration de mon action artistique j'ai voulu faire une photographie qui symboliserait très précisément pour moi la notion de « manque » ou de « disparition ». Je dois avouer que l'inspiration m'a fait défaut ! Je fais donc une nouvelle fois appel à toi. Peux-tu s'il te plaît faire toi-même cette photographie symbolisant le manque (selon toi, bien sûr) puis la sortir sur papier ordinaire et me la renvoyer par courrier ? Elle peut être, à ta guise, en noir et blanc ou en couleur. Attention, tu dois être l'auteur de la photographie. N'oublie pas de donner un titre à ta photo et d'indiquer ton nom et la date. Merci encore ! Je suis sûre que cette photographie que tu vas m'envoyer va me permettre de suivre une piste de réflexion très fructueuse... Bises
Erika*

C'est surtout à partir de cette lettre et des réponses suscitées que j'ai entrevu la difficulté pour certains de mes participants – pourtant enthousiastes au départ – à poursuivre ce tête-à-tête avec le manque. Je suis persuadée qu'une autre thématique aurait eu des conséquences moins inattendues et peut-être moins douloureuses pour certains d'entre eux.

Lettre n°3. Une coupure de presse

Toujours orientée dans mes recherches par l'univers du photographe de *Chien de printemps* travaillant également pour une revue américaine, j'ai souhaité pour la troisième lettre, que mes participants m'adressent une coupure de presse issue d'un magazine ou d'un journal et illustrant ce qui aurait pu passer inaperçu. Ma lettre avait la forme et le visuel d'un encart issu d'un magazine. Un encart froissé figurant ce qui avait d'abord été considéré comme ne devant pas être conservé.

Salut Raymond, merci pour ta photo. C'est bien trouvé ! Je l'ai reçue en même temps qu'un magazine que j'avais commandé. A

*l'intérieur de ce magazine je suis tombée sur un encart qui m'a tellement interpellée que j'ai décidé de l'intégrer à mon action artistique. Mais quelque chose me chiffonne : je pense qu'il doit être articulé avec d'autres coupures de presse. Alors peux-tu s'il te plait m'envoyer un encart ou un court article de presse qui t'a particulièrement intéressé, quelque chose qui aurait pu passer inaperçue dans ce contexte médiatique uniformisé ? N'importe quel sujet peut convenir ! Je sens que mon action commence à s'élaborer dans un sens un peu inattendu...
Je compte sur toi ! Merci ! Bises ! Erika*



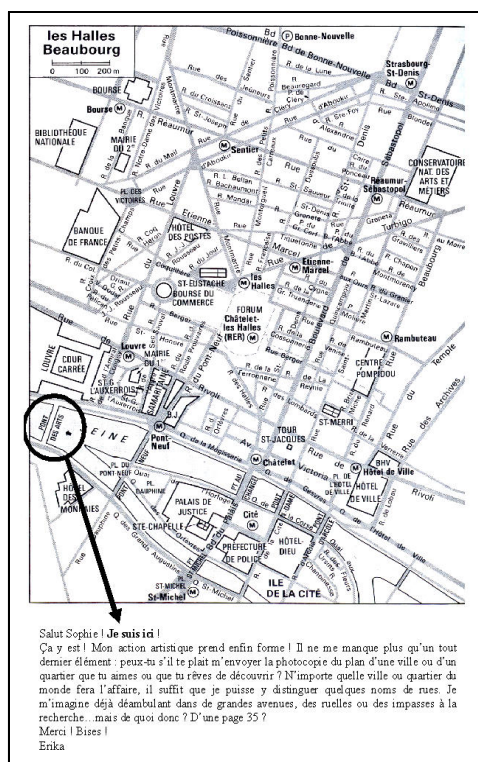
Lettre n°3 : le fait passant inaperçu

Je fut étonnée de constater qu'il était en réalité très difficile de repérer ce qui « aurait pu passer inaperçu » comme je le demandais dans mon courrier. En effet, j'y reviendrai ultérieurement, la plupart des réponses ont porté sur des faits très médiatiquement relayés sur le moment : le palmarès du festival de Cannes, la violence faite aux femmes, un événement sportif, un événement politique. Une réponse attira

du même coup mon attention : l'encart envoyé par Huguette L. portant sur la découverte d'un arbre fossilisé. Voilà qui effectivement aurait pu passer inaperçu !

Lettre n°4. Le plan d'une ville

Francis Jansen, le personnage de Modiano photographiait la ville de Paris et inscrivait minutieusement au dos de chacune de ses photos, le lieu précis où il les avait prises. Dans ce travail en cours d'élaboration sur le manque dont le point de départ était la lecture de ce livre, j'ai constaté qu'il me manquait un lieu, ou des lieux, pour penser le manque.



Lettre n°4 : le lieu du manque

J'ai donc, pour cette dernière lettre adressée aux participants, photocopié un plan de Paris en les invitant à m'envoyer le plan

d'une ville ou d'un quartier évoquant, pour eux à l'égard de leur histoire personnelle, le manque : un quartier aimé ou rêvé.

Salut Sophie ! Je suis ici !

Ça y est ! Mon action artistique prend enfin forme ! Il ne me manque plus qu'un tout dernier élément : peux-tu s'il te plaît m'envoyer la photocopie du plan d'une ville ou d'un quartier que tu aimes ou que tu rêves de découvrir ? Un lieu évoquant le manque bien sûr. N'importe quelle ville ou quartier du monde fera l'affaire, il suffit que je puisse y distinguer quelques noms de rues. Je m'imagine déjà déambulant dans de grandes avenues, des ruelles ou des impasses à la recherche...mais de quoi donc ? D'une page 35 ?

Merci ! Bises !

Erika

Pour cette dernière lettre j'ai dû relancer à plusieurs reprises l'un de mes participants, Sylvie S., dont la réponse se faisait attendre. Je ne savais pas encore que cette participante allait bientôt disparaître et qu'elle n'allait pas être la seule. Si j'avais su...J'ai compris maintenant qu'il faut se garder d'entraîner ses amis dans des problématiques trop personnelles et souvent difficile à traiter y compris au travers de formes de sublimations ludiques.

En plus de ces quatre lettres adressées à mes participants, j'ai rédigé une lettre à l'adresse de cinq librairies parisiennes³, qui toutes ont joué le jeu en me renvoyant, comme je leur demandais, la photocopie d'une 4^e de couverture d'un roman qu'ils pourraient me conseiller pour m'aider à penser la question du manque. Après leur avoir expliqué le point de départ de ma réflexion et le lien avec le roman de Modiano et

³Librairie Le Phoenix ; Librairie du Globe ; Librairie Jules Verne ; Librairie de la Voûte et la Librairie L'attrape cœurs.

de la page manquante je concluais en les invitant à me conseiller une œuvre.

(...) Pouvez-vous s'il vous plait, m'envoyer par courrier la photocopie de la 4^e de couverture d'un roman que vous avez trouvé particulièrement intéressant et qui permet de penser la disparition et le manque ? C'est, entre autres, à partir de différentes 4^e de couvertures récupérées auprès de quelques libraires passionnés que mon action artistique va s'élaborer. Merci également d'indiquer sur la photocopie, le titre du roman, l'auteur, l'édition et l'année. Par avance, je vous remercie.

Bien cordialement,

Erika Thomas.

Très rapidement j'ai reçu les cinq 4^e de couverture suivantes : Feng ZIKAI, *Couleur de nuage*, Gallimard, 2010 ; COLLECTIF, *Ecrire la vie*, Lauréats du prix Début, Book, 2011, Laura RESTREOP, *Délire*, Calmann-Lévy, 2008 ; Yan LIANKE, *Les jours, les mois, les années* Ed. Pickier, 2009 et Breytan BREYTENBACH *Le cœur-chien*, Actes Sud, 2005.

A la mi-juillet 2011, j'avais les différents éléments demandés à mes participants. Je ne savais pas encore comment, pour ma part, je travaillerais à partir de ceux-ci – même si je ne cessais de dire dans mes lettres que ma création personnelle prenait forme – mais je savais déjà que j'inviterai mes participant à réaliser une production artistique à partir des éléments d'un des autres participants et d'une des 4^e de couverture envoyée par un libraire.

Pour marquer la fin de cette première étape et le passage à un nouveau protocole au retour des vacances, j'ai envoyé à chaque participant, un mail qui les invitait à poursuivre ensemble l'étape suivante en explicitant ses contraintes.

Objet : Fin de la 1ere étape

Pièce jointe : photocopie de la page 35 du roman de Modiano

Salut Sylvie,

Me voici très exaltée par la proposition que je vais te faire ! Tu as – ainsi que 4 autres personnes – participé à la mise en place de ma nouvelle action artistique autour de la page manquante. J'aimerais maintenant t'inviter à continuer l'aventure en réalisant une création artistique. Mais attention ! Ta création n'est pas complètement libre. Ecoute bien la façon de procéder et le lien avec les différents courriers que je t'ai envoyé :

Je dispose aujourd'hui de 5 enveloppes contenant chacune 5 éléments différents :

- *la photocopie d'une page 35*
- *un tirage papier d'une photo symbolisant le manque*
- *une coupure de presse qui aurait pu passer inaperçue*
- *le plan d'une ville*
- *et la photocopie d'une des 4^e de couverture (envoyées par 5 libraires parisiens)*

Chaque enveloppe a été numérotée de 1 à 5. Ton travail artistique consiste à réaliser, à partir d'une des enveloppes numérotées que je vais t'envoyer, une œuvre en t'appuyant sur au minimum 3 éléments contenus dans l'enveloppe. Tu ne tomberas pas sur ta propre enveloppe mais sur celle d'un autre participant avec des éléments que tu vas donc découvrir. Une fois que tu auras reçu l'enveloppe avec ces 5 éléments, tu devras exploiter leurs sens ou leurs formes pour élaborer ton travail. Ta création peut prendre la forme que tu souhaites : photo, vidéo, tableaux, sculpture, assemblage, poème, texte, collage, musique, création sonore, création textile... Une fois ta création réalisée, je viendrai t'interviewer afin de recueillir l'explication de ce travail, les éléments choisis, l'intention, le sens etc....J'attends maintenant ton accord pour t'envoyer une des enveloppes.

Bises,

Erika

Seuls trois des cinq participants ont répondu à ce mail. De ces trois participants, seuls deux d'entre eux m'ont transmis leur création achevée et le texte de présentation de leur œuvre – synthétisant l'entretien s'étant déroulé avec eux autour de leur création – en mai 2012, c'est à dire à la fin d'une longue année de travail en commun sur le manque.

2- D'intrigantes disparitions

Au début ils étaient cinq...

Cinq de mes amis avaient été sollicités pour participer à cette action artistique collective. Ces mêmes amis m'accompagnaient sur diverses actions menées depuis 2005 et leurs participations, toujours fertiles et stimulantes, m'engageaient spontanément à les intégrer à cette nouvelle aventure. Ils étaient, pour ainsi dire, de fidèles habitués et d'incontournables partenaires de jeux.

La première partie de cette action consistait à recueillir les réponses aux lettres que je leur avais envoyées. Tous les cinq ont été au bout de cette première partie et m'ont donc remis les éléments que je peux synthétiser de la façon suivante :

- Cinq pages 35 : R. JAMIS, *Frida Kahlo*, Actes Sud, 2000 (Sophie B.), S. BELLOW, *Un homme en suspens*, Plon 1954 (Sylvie B.), A. Fernandez, *Interdit de mémoire*, Luc Pire, 2009 (Huguette L.) G. EDELMAN, *Dernier refuge avant la nuit*, Belfond 2001 (Sylvie S.) et J.Cl. PIROTTE, *Un voyage en automne* (Raymond W.)
- Cinq photographies : un mannequin de couture (Sophie B.) Une terre craquelée (Sylvie B.), les ruines d'une ancienne maison (Huguette L.), une chaise vide (Sylvie S.) et une bouteille vide et une seringue dans un lavabo (Raymond, W.)

- Cinq coupures de presse : le palmarès du festival de Cannes (Sophie B.), la violence faite aux femmes (Sylvie B.), la découverte d'un arbre fossilisé (Huguette L.) un résultat sportif de Roland Garros (Sylvie S.) et une explication du sarkozysme (Raymond W.)
- Cinq plans de villes ou de carte de pays : Londres (Sophie B.) New York (Sylvie B.), Argentine (Huguette L.), Nouvelle-Zélande (Sylvie S.) et Pologne (Raymond W.).

**Disparitions volontaires inexplicées, acte 1 :
Sylvie S. et Raymond W.**

Je ne me suis pas tout de suite inquiétée de l'absence de nouvelles de Sylvie S. et de Raymond W., ces amis que je connaissais depuis près de dix ans. Le temps passe vite et nous sommes tous pris par d'innombrables obligations. Ce ne fut qu'au quatrième ou cinquième mail envoyé à ces amis – mail sans aucun rapport avec l'action artistique que je menais avec eux – que j'ai commencé à me rendre compte du silence qui en constituait systématiquement la réponse. Pour être plus précise, l'annonce de la soutenance de mon *Habilitation à Diriger des Recherches* à l'université de Strasbourg⁴ étant restée sans réponse de leur part – alors que les conventions amicales invitent à soutenir et féliciter le candidat pour ce qui représente l'aboutissement d'un parcours universitaire – m'a convaincue que quelque chose se passait. Je me suis rendue compte que j'avais eu, au retour des vacances un bref message de Raymond : « *heureux d'avoir de tes nouvelles ! Je fainéantise au max en ce dernier week end du mois d'août.* ». Plus rien ensuite. Cela m'étonnait d'autant plus que Raymond, Sylvie S. et moi avions l'habitude de nous retrouver très régulièrement pour déjeuner ensemble au retour des vacances

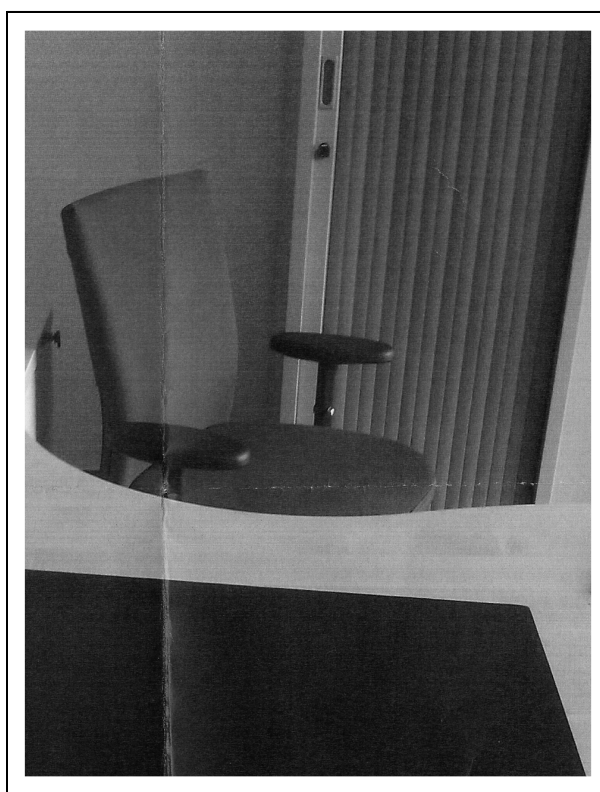
⁴Le 14 octobre 2011.

ou à la veille des grands départs, ou plus simplement pour mettre à jours nos histoires du quotidien.

Un jour, alors que je marchais en direction de mon université à Lille, j'ai croisé une connaissance commune qui travaillait avec ces deux amis. Je lui ai demandé des nouvelles de Raymond et de Sylvie. Elle m'a appris assez tristement qu'ils avaient tout simplement disparus. « *Volontairement disparus* » m'a-t-elle précisé. Le travail, pensait-elle y était pour quelque chose. L'ambiance professionnelle qui était la leur était très tendue depuis un certain nombre de mesures prises pour réduire les budgets, les personnels, enfin, nous connaissons la chanson. Sylvie avait disparu la première, puis Raymond, à son tour, s'était éclipsé. J'ai été très peinée par cette annonce. Je pensais être proche d'eux, ils ne m'avaient rien dit et n'avaient, pensais-je alors, rien laissé transparaître. A moins que... J'ai cherché dans les éléments qu'ils m'avaient envoyés, les traces ou les raisons de ces disparitions.

Je me suis d'abord intéressée à Sylvie S. J'ai acheté le livre dont avait été tirée la page 35 qu'elle m'avait envoyée. L'histoire est celle d'une américaine qui traverse la France pour se rendre à l'enterrement d'un célèbre dramaturge juif autrichien à Amsterdam. Dans le train, elle se souvient de l'amour et des discussions partagées avec cet homme torturé par son passé. Outre le fait que le titre du roman annonce clairement la thématique, *Dernier refuge avant la nuit*, sa couverture, illustrée par le tableau *Summer in the City* de Edward Hopper, nous plonge dans le thème de la solitude cher au peintre : une femme blonde (qui ressemble étrangement à Sylvie) est assise au bord d'un lit, les bras croisés. Elle regarde pensive et inexpressive par la fenêtre tandis que, sur ce lit, derrière elle, un homme cache sa tête dans son oreiller. Dort-il ? Pleure-t-il ? La page 35 de ce livre évoque les souvenirs douloureux de cet homme et de sa famille condamnée.

«Impatients de mourir » est la phrase qui m'interpelle dans la page 35 de ce roman. La photographie que Sylvie m'avait envoyée montrait, quant à elle, une chaise de bureau vide. Je connaissais le lieu. Je savais que cette photographie avait été prise sur son lieu de travail. L'orientation de la chaise mettait en perspective non pas le vide mais le départ qui l'avait précédé. La photographie annonçait, d'une certaine façon, un prochain départ. Le sien, sans aucun doute.



Sylvie S, *La place vide*, 27 mai 2011

La coupure de presse, évoquant le monde du tennis, de Roland Garros et du niveau de Nadal par rapport à celui de Björn Borg, me rappelait que Sylvie était elle-même une sportive qui avait le goût de la compétition et du classement.

Le plan de ville était celui d'une ville située dans le Sud d'Auckland en Nouvelle Zélande. Ce lieu n'avait pas été choisi par hasard. La fille de Sylvie y vivait avec son enfant de quelques mois. Je saisissais la *saudade*, le manque de cette fille et de son petit-fils si éloignés d'elle dans l'espace. Les éléments de Sylvie S. annonçaient son état de tristesse. Ils constituaient une sorte de rébus indiquant que le passé avait été trop douloureux, le présent professionnel difficile à vivre et l'avenir – incarné par la fille et le petit-fils – quelque peu inaccessible.

J'ai ensuite étudié les éléments de Raymond W. Lui aussi avait également laissé des indices annonçant sa disparition. Sa page 35 était celle de l'ouvrage de Jean-Claude Pirotte, *Un voyage en automne*, racontant l'histoire d'un père voyageant sur les traces de sa fille qui s'est suicidée et d'un amour perdu. La page 35 évoque la tentation du départ : « *Je roule et là-bas, tout au bout de la ligne droite, il y a, je le sais, le virage mortel qui me défie, mais c'est au bout d'une autre existence (...) Tu n'aurais pas dû naître. Tu n'aurais pas dû mourir.* » Sa photographie évoquait les addictions, ces béquilles perverses qui resserrent progressivement leurs étaux. Sur la photographie une phrase écrite sur le lavabo : « bonne fête maman » semblait établir un lien entre la vie (la mère, donneuse de vie) et la mort (les drogues comme l'alcool et la seringue). Une petite voiture contribuait à évoquer l'impuissance, l'impréparation psychique enfantine face aux désordres de la vie, aux rouages grippés. D'où peut-être la présence, dans cette photographie d'un *decryp-oil*.



Raymond W., *Sans titre*, 27 mai 2011.

La coupure de presse envoyée par Raymond était une double page du magazine, *Le point*. Le sociologue Maffesoli faisait de Sarkozy, une icône contemporaine. Dans cet entretien, beaucoup trop long pour passer inaperçu, une phrase me semblait signifiante au regard de la disparition de Raymond : « *Max Weber disait qu'il fallait être à la hauteur du quotidien* ». Etre à la hauteur est toujours d'une très grande difficulté.

Le plan de ville envoyé par Raymond était en fait une carte de la Pologne, pays de ses parents. Je savais Raymond très intéressé par la généalogie et par ses ascendances polonaises. Je savais également que ses parents n'étaient plus de ce monde. Et je comprenais le manque de la mère – dont il m'avait autrefois raconté les derniers instants – et le manque du père.

Plus je m'intéressais aux éléments des enveloppes de Sylvie et de Raymond plus j'entrevois une forme de désarroi indicible autrement que par des fragments, des lambeaux d'images et de mots. Indiscutablement, travailler sur la disparition et le manque avait mis des problématiques douloureuses en perspective. M'en voulaient-ils dans le fond ?

Le 29 novembre 2011, j'ai reçu une carte postale de Raymond. Il se trouvait encore à Paris. « *Salut Erika, J'attends mon train gare du nord. Je suis à la terrasse du bistrot des belges avec des tas de gens excités autour de moi, dans le vacarme. J'aurai pu t'envoyer la photo de ce lieu là aussi ...Ray* ».

Quelques semaines plus tard, en décembre 2011, je reçus une lettre de Sylvie. Je ne parvenais pas à deviner d'où cette lettre avait été postée. Le texte était court et n'appelait pas de réponse : « *Chère Erika, je lis le livre de Carlos Ruiz Zafón, L'ombre du Vent et je pense à toi. Sylvie* ».

Disparition volontaire inexplicée, acte 2 : Huguette L.

Je me souviens d'une journée de novembre 2011 au cours de laquelle j'avais évoqué avec Huguette, la disparition de mes amis Sylvie et Raymond et le lien que j'établissais entre leurs disparitions et ce travail collectif que j'avais entrepris. Huguette m'avait invitée à Bruxelles pour voir une série d'expositions sur le Brésil, pays à l'honneur de *Europalia (Terra Brasilis, Art in Brazil...)*. La journée fût très stimulante. Sur la route, Huguette me dévoilait quelques unes de ses idées pour réaliser une composition musicale à partir des éléments de l'enveloppe de Sophie B. Enveloppe à partir de laquelle elle devait travailler conformément aux règles de mon jeu. Je me souviens aussi qu'elle me disait alors qu'elle avait compris la fonction de telles élaborations créatrices : faire émerger et gérer des problématiques existentielles afin de

pouvoir les dépasser. Le temps a passé depuis cette journée. A plusieurs reprises, la présentation de sa création musicale et l'entretien que je devais avoir avec elle au sujet de celle-ci ont été reportés de son fait. En mars 2012, lors d'une conversation téléphonique, elle m'expliquait un certain nombre d'insatisfactions qu'elle nourrissait vis-à-vis de son existence et de l'organisation générale de sa vie. Cet appel téléphonique a duré près d'une heure et demie. C'était un de ces moments, que nous connaissons tous, de ras-le-bol général. Je ne savais pas à ce moment là que je n'aurais plus de ses nouvelles, malgré mes relances, et qu'elle ne figurerait pas non plus à l'appel de mai 2012, moment clôturant une année de travail sur la disparition. Comme pour Sylvie et Raymond, j'ai regardé de plus près ses réponses à mes quatre courriers.

La page 35 envoyée par Huguette, tiré du livre de Ana Fernandez *Interdit de Mémoire*, confrontait deux conceptions de l'amour. Toute cette page était un dialogue sur l'amour : « *Je crois que quand on tombe amoureuse, les autres hommes s'éclipsent de ton champ de vision, l'amour est l'envie d'une personne en particulier* », « *l'amour compris ainsi est souvent aveugle, tu te mets à idéaliser, puis quand tu te réveilles tu tombes des nues. Pour moi ce type d'amour exclusif est comme une maladie* ». Je dois avouer que cette page 35 est, de toutes celles que j'ai reçues, celle qui m'a le moins intéressée. Je ne sais pas si ces problématiques interpellaient Huguette, mais ce qui ressort de cette page 35, c'est un long bavardage sans intérêt et, me semble-t-il, complètement dépourvu de profondeur. Dans ce sens, et connaissant les goûts littéraires d'Huguette et sa grande profondeur intellectuelle, je trouvais que cela ne lui ressemblait pas du tout. Mais, étrangement, c'était ce livre qu'elle avait choisi.

La photographie réalisée par Huguette, en réponse à mon deuxième courrier, était celle d'une douleur : l'ancienne maison familiale tombant en ruine. La maison de son enfance.

Je savais qu'elle prenait très régulièrement des photographies de cette maison évoquant ses parents et ses familiers disparus. Je savais la douleur contenue dans cet effondrement progressif. Le titre de la photographie – faisant référence à la disparition de son chat – me semblait d'ailleurs évoquer la quête désespérée des disparus.



Huguette L., *Où est mon Colombo ?* 18 avril 2011

La coupure de presse choisie par Huguette, est celle qui m'a le plus intéressée. C'était la seule à répondre à la consigne « quelque chose qui aurait pu passer inaperçue ». Il y était question de la découverte d'un arbre fossilisé. Cet arbre entrait en résonance avec les ruines de sa photographie. Un défi au temps, un abandon au temps. Dans les deux cas, la mort se trouvait mise en perspective. De l'arbre de vie, comme de la maison familiale, ne subsistent que des restes investis en tant que reliques sacrées d'un temps d'avant.

Le plan de ville représentait une province d'Argentine. Au dos du plan, Huguette indiquait qu'elle avait choisi ce lieu en référence au livre d'Ana Fernandez *Interdit de Mémoire*. Je comprenais alors l'importance qu'avait ce livre pour Huguette puisque rien de particulier dans son histoire personnelle ne la reliait, à ma connaissance, à l'Argentine. Je connais Huguette depuis plus de vingt ans et jamais je ne l'avais entendu me parler de ce pays ou de l'attrait qu'il pouvait exercer sur elle. Par contre je savais que depuis quelques mois elle s'intéressait beaucoup à l'histoire des dictatures d'Amérique Latine et celle de ses exilés. Le livre de A. Fernandez, portait d'ailleurs comme sous titre : « *30 ans après la dictature argentine, le roman d'un exil* ». Aujourd'hui je pense que c'est la thématique de l'exil au sens large, au sens de l'évasion – d'un amour, d'une amitié, d'un souvenir, d'une vie, voire de soi-même – qui interpellait Huguette au moment de ce travail. Et c'est à la lumière de cette considération que je comprends maintenant cette dernière conversation téléphonique. Au-delà de la plainte, il s'agissait surtout du long monologue de quelqu'un qui est déjà parti et qui, tiraillée par son départ à la fois souhaité et redouté, évoque dans la douleur et l'agacement, le territoire perdu.

Il n'en resta que deux.

Sylvie Brunellière et Sophie Bouttée font figures de rescapées dans cette action collective lancée en 2011 et qui devait compter avec la présence des cinq amis participants en ce mois de mai 2012. Je connais la première depuis près de 30 ans, nous étions dans le même lycée au début des années 80. Et la seconde depuis près de 20 ans. Nous avons travaillé ensemble dans un Centre d'Information et d'Orientation au début des années 90. Au moment de la distribution des enveloppes, Sophie est tombée sur celle de Sylvie Brunellière qui s'est elle-même vu confier celle d'Huguette.

En février 2012, Sylvie avait fini sa création. Quelques temps après, en réélaborant les notes que j'avais prises au cours de l'entretien que j'ai eu avec elle le 11 février 2012, elle m'envoya son texte explicatif.



Sylvie Brunellière et sa création artistique (*Sans titre*, collage, 2012)

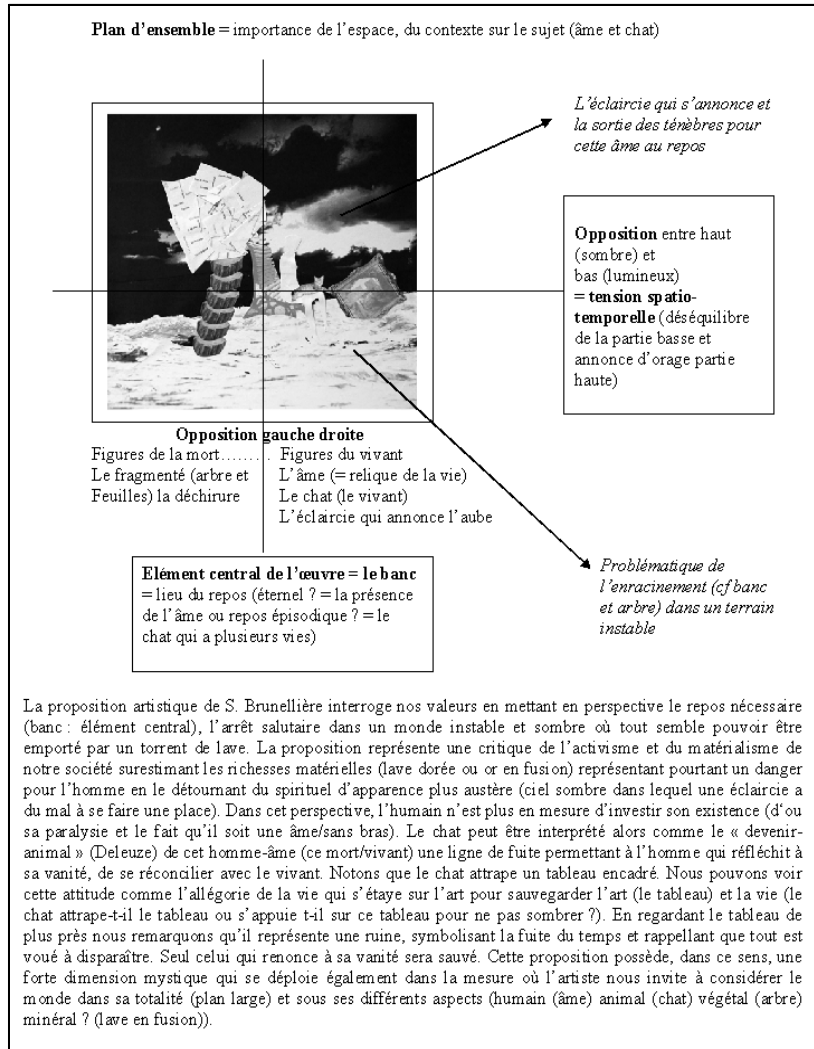
« L'idée de réaliser une composition plastique m'a tout de suite plu. D'abord parce que c'est quelque chose de tout à fait inhabituel pour moi, ensuite parce que la méthode proposée, celle de travailler avec des contraintes, me semblait particulièrement intéressante et sans risque. Intéressante parce qu'elle limite la liberté de l'exécutant et le force à contenir et orienter sa réflexion. Sans risque puisque les éléments contraignants proposés étant extérieurs, la production qui en résulterait ne livrerait rien de personnel. Du moins c'est ce que je croyais ! J'ai travaillé à partir de l'enveloppe de Huguette L. De tous les éléments contenus dans cette enveloppe, voici ceux que j'ai retenus. Tout d'abord, une image, la photocopie de la couverture du livre "interdit de mémoire". C'est une rue déserte dans la nuit silencieuse. Le banc est en général un lieu où l'on soulage sa fatigue, d'où l'on observe où l'on réfléchit parfois. Viens ensuite le plan censé permettre de trouver son chemin.

Puis l'arbre fossile qui a traversé les épreuves du temps évoquant une forme de sérénité. Enfin la maison qui symbolise en général le bien être, la vie intérieure, mais qui est ici présentée en ruine...C'est justement avec cette photo que j'ai démarré ma composition. Je l'ai d'abord encadrée comme on le fait pour se souvenir. J'ai introduit la silhouette d'une femme immobile, sans bras, assise de façon inconfortable au bord du banc instable à « l'ombre » d'un arbre fragilisé par l'absence de racines et un tronc en « tranches » dont le feuillage est représenté par un plan rendu illisible. L'ensemble de ces éléments sont placés dans le décor mouvementé d'un fleuve bouillonnant et d'un ciel de ténèbres, qui accentue l'impression d'instabilité, de confusion et de danger, cependant que la tête de la femme réussit à se maintenir dans l'espace le moins tourmenté du ciel. Le seul signe de vie présent dans cette composition est le chat qui semble d'un léger coup de patte maintenir l'équilibre précaire de ce décor apocalyptique ! A part quelques hésitations concernant la couleur de l'eau, l'idée de cet assemblage s'est imposée à mon esprit en quelques secondes, dans une sorte de fulgurance. Une fois réalisé, ce collage a provoqué chez moi un choc profond ! A tel point que j'ai eu l'impression qu'il reflétait l'état de ma propre vie ...L'art est-il dangereux ou salutaire ? »

En mai 2012, alors que je devais rendre au secrétariat du département de ma faculté mes sujets d'examens pour le rattrapage du second semestre, j'ai donné, à mes étudiants de 1^{er} année de la licence Métiers de la Culture, la charge d'analyser, dans une perspective sémiologique, cette réalisation. Cela m'a permis de m'intéresser plus rigoureusement à ce travail qui me semblait très intéressant et qui plaidait pour un repos nécessaire – au travers de son élément central, un banc – dans un monde où le matérialisme – la coulée d'or – emportait tout sur son passage.



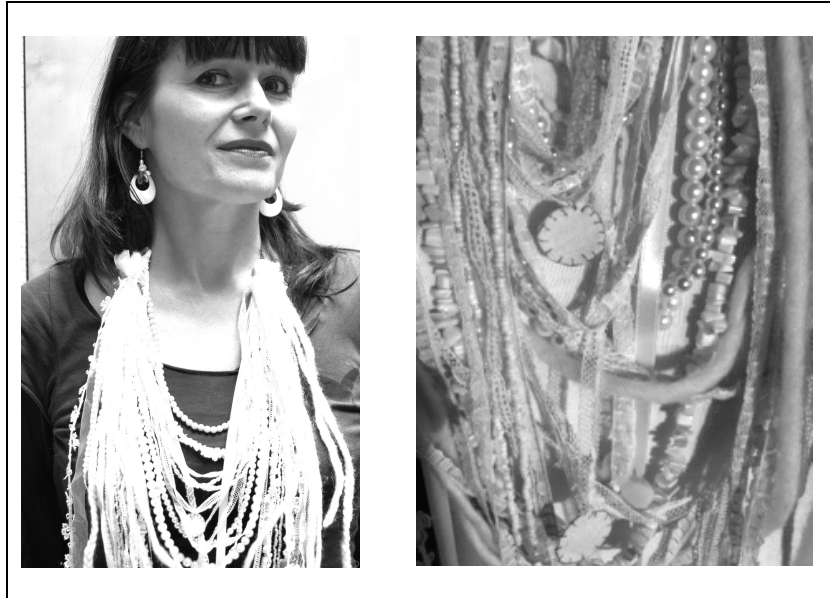
Sylvie Brunelière, *Sans titre*, collage, 2012



Correction proposée pour le sujet de rattrapage de juin 2012.

Le 11 avril 2012, ce fut au tour de Sophie de me rapporter son étonnante création. Il s'agissait d'un bijou, un collier qui m'apparu d'emblée comme ce qu'il est convenu d'appeler de « bijou ethnique » pour qualifier ce qui vient d'un ailleurs ou d'un imaginaire peu conventionnel. Au cours d'un café pris à la maison, j'ai réalisé mon entretien avec elle et le 14 avril,

elle m'a envoyé le texte explicatif mis en forme à partir des notes prises au cours de cet entretien.



Sophie Boutté et sa création artistique (*Figure du lien*, collier, 2012)

« J'ai travaillé à partir de l'enveloppe de Sylvie B. De tous les éléments, celui qui m'a d'emblée interpellée est la photographie de l'empreinte sur le sol craquelé. Cette empreinte de pas, cette trace, témoigne de l'existence, de la vie, elle raconte le passage et manifeste l'éloignement, l'absence, la perte. Ce manque traduit l'attachement et une certaine nostalgie. Elle même retrouvée dans deux autres éléments. D'une part, la 4ème de couverture, en référence à la littérature étrangère elle renvoie à l'étranger, loin de ses origines, il a perdu son pays. D'autre part, l'article du journal il évoque les femmes et leurs combats et se réfère à l'Histoire et à la mémoire... Aux traces encore une fois. La quête incessante maintient le lien à l'autre, aux origines. L'envie de créer un objet féminin s'est alors imposée : le collier. Un collier fermé, qui ne s'ouvre pas et restitue l'idée de l'attachement. Ainsi une multitude de liens au nombre de 35, référence à la

page manquante, au gré desquels se trouvent nichés quelques médaillons ou autres amulettes. Au dos de l'un d'entre eux est inscrit le plan de la ville, telle une carte au trésor. Un repère possible pour partir à la recherche de ce qui a disparu, de ce qui a été perdu, de ce dont ne subsiste plus qu'une empreinte. Au travers de ces attaches figure ainsi ce qui nous relie au souvenir. "Figure du lien" tel est le titre de cette production. » Sophie Boutté, le 14 avril 2012.



Sophie Boutté, *Figure du lien*, collier, 2012.

II. Élaborer avec le restant

1-Sélection des éléments et surgissement d'un lieu

Il s'agissait maintenant pour moi de réaliser ma propre création à partir des éléments des uns et des autres de mes participants. Quel protocole adopter pour cette troisième et dernière phase de l'action artistique ? Après réflexion, j'ai considéré qu'il était indispensable que la sélection des éléments sur lesquels s'étayerait ma proposition artistique rende compte du processus de disparition progressive à l'œuvre dans cette action collective. Des cinq participants de mai 2011, il n'en restait en effet que trois en octobre 2011 et que deux en mai 2012. S'agissant d'un travail rétrospectif, j'ai repris les enveloppes dans le sens contraire à celui de la date de leur envoi.

La lettre n°4 invitait les participants à m'envoyer le plan d'une ville ou d'un quartier. Il n'était pas toujours évident de deviner de quelle ville il s'agissait mais le pays était toujours clairement indiqué. L'une d'entre ces villes était d'ailleurs une ville imaginaire – dans un pays existant réellement – et tirée d'un roman. J'ai décidé de retenir, pour mon travail en cours d'élaboration, les pays dans lequel se situaient ces villes. Cinq pays comme cinq participants.

La lettre n°2 demandait aux participants une photographie qu'ils avaient eux-mêmes réalisée. J'ai retenu trois photographies, celles des trois participants poursuivant l'aventure en octobre 2011.

La lettre n°1 sollicitait l'envoi d'une page 35. J'ai retenu deux pages 35, celles des deux seules participantes poursuivant l'aventure en mai 2012.

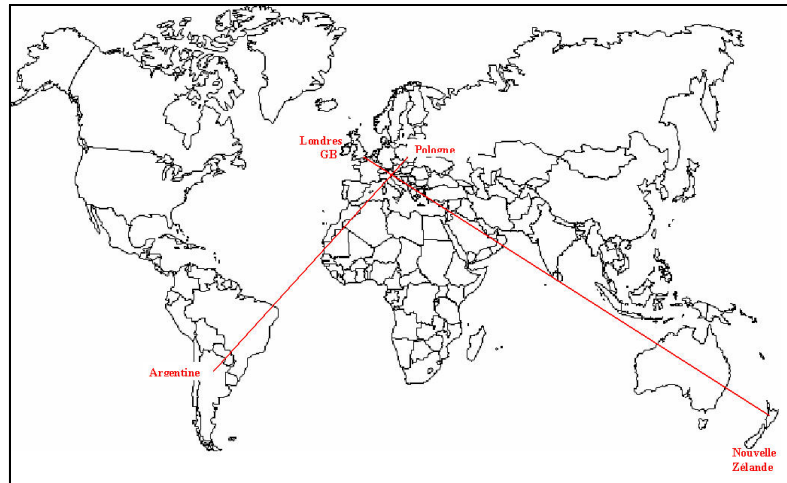
Il fallait commencer par considérer les cinq pays, puis les trois photos et enfin les deux pages 35. C'était ma consigne. A ces éléments, j'ai ajouté une des coupures de presse (la seule qui répondait réellement, selon moi, à la consigne proposée par la lettre n°3) et une des cinq 4^e de couverture envoyée par les libraires sollicités.

Cinq villes et une carte postale

Il y a indéniablement une magie de la vie qui échappe à ceux qui n'ont pas la chance de croire à la très grande porosité des frontières séparant le rêve et la réalité et qui émerveille ceux qui, comme moi, fréquentent assidûment cette frontière. Pendant plusieurs jours je me suis demandé comment travailler à partir des cinq pays proposés par les participants. Angleterre, Nouvelle Zélande, Argentine, Pologne et Etats-Unis. Fallait-il aller dans chacune d'entre elles ? L'argent me manquait ! Fallait-il créer une histoire qui se déroulerait dans ces différents pays ? Fallait-il choisir l'un d'entre ces lieux au hasard ? Que faire ? Un jour j'ai décidé de tracer des droites reliant, sur une carte du monde ces pays. J'ai commencé par relier l'Angleterre à la Nouvelle Zélande.



Puis, l'Argentine à la Pologne.



J'ai remarqué que les droites se croisaient à un point précis dans le nord de l'Italie. Il me restait un pays à placer sur la carte : les Etats-Unis. Comme chaque droite possède deux extrémités, il me manquait un sixième pays pour tracer une nouvelle droite.

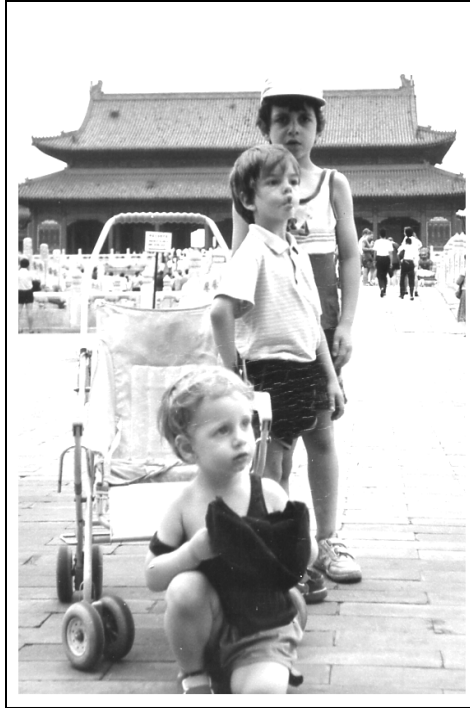
J'étais sur le point de renoncer à cette idée lorsqu'à ce point précis de ma réflexion, je reçu une carte postale de mon ami, l'infatigable voyageur, Didier Barros avec un message mélancolique : « *Chers amis, c'est peut-être triste à dire mais ici l'essentiel me manque...* ». La carte postale venait de Chine. Le contenu bref me fit d'emblé penser à mon travail sur le manque, j'eu donc l'idée de considérer que la ville chinoise constituerait l'extrémité manquante. A ma grande surprise, en reliant les Etats-Unis à la Chine je traçais une droite qui rejoignait toutes les autres dans ce point précis du Nord de l'Italie.



Carte postale de Didier Barros



Cette carte postale, et peut-être est-ce aussi la raison pour laquelle j'ai souhaité l'intégrer à mon travail, fit surgir de beaux souvenirs dans mon esprit. La Chine avait en effet été, 20 ans auparavant un des grands voyages que Bernard, mon compagnon, et moi avions entrepris avec nos enfants, Nicolas, Antoine et Julien. Seuls dans ce pays à la dimension continentale et qui venait tout juste de s'ouvrir au tourisme en 1991.

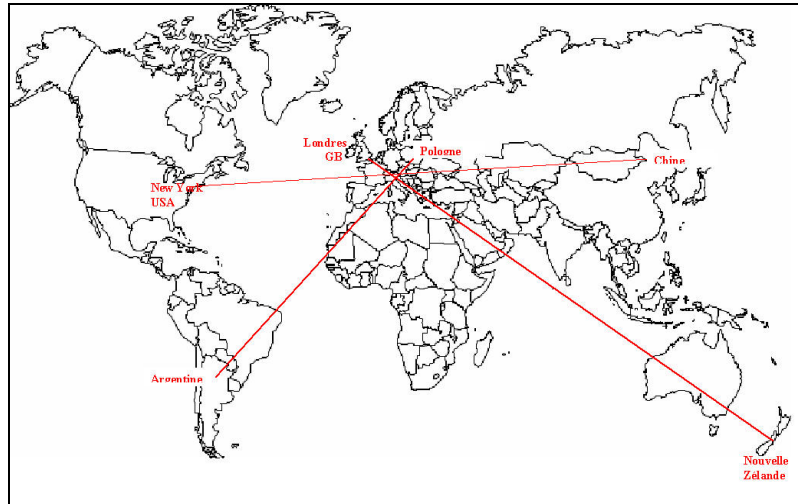


Julien, Antoine et Nicolas Thomas,
Pékin, Chine, 1991

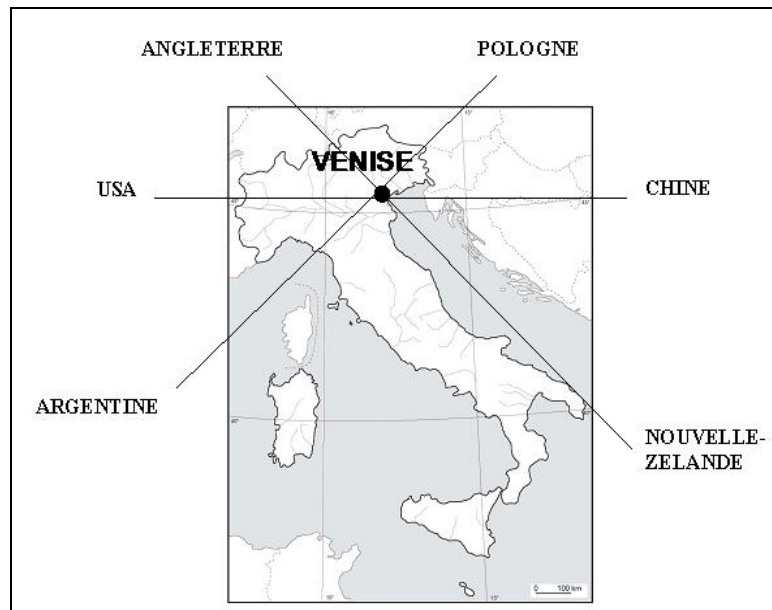


Bernard et moi avec nos enfants en Mongolie Intérieure,
Chine, 1991

J'ai donc relié les Etats-Unis à la Chine et j'ai regardé de plus près le lieu de croisement des différentes droites : Venise.



Cartographie du manque



Ce lieu étant l'intersection de tous les autres, j'ai décidé que je devais m'y rendre et qu'il constituerait à son tour un élément de ce travail. En cherchant des informations sur Venise, j'ai appris que très régulièrement, le spectre de sa disparition hantait les esprits dont celui du peintre paysagiste Canaletto à en croire son biographe Alain Buisine dans l'ouvrage *Un Vénitien dit le Canaletto*⁵ mais pas seulement. Sur le portail de l'INA, le documentaire, *Venise en péril*⁶ visible en ligne⁷ : met en perspective cette possible disparition dès sa présentation : « Documentaire retraçant l'histoire et l'architecture de Venise, qui met l'accent sur le risque de disparition sous les eaux, à long terme, de cette ville unique ».

Comment ne pas voir que ce lieu entrainait, plus que tout autre, en résonance avec tout ce travail ? J'irai donc à Venise. Une occasion ne manquerait pas de surgir. Il me suffisait de la chercher. Etre patiente mais être en quête d'une opportunité qui ferait résonner Venise et cette action artistique. Etre patiente, je l'ai été. Le 6 février 2013, je vis un appel à contribution pour un colloque international se déroulant à Venise. Un colloque sur la mélancolie⁸. Un thème lui aussi en adéquation complète avec mon travail sur le manque ! Le soir de ce même jour j'ai envoyé une proposition de communication portant sur le Brésil (mon terrain de recherches universitaires depuis plus de dix ans) et

⁵Éditions Zulma 2001.

⁶Unesco, 1969, 15 min, 19.

⁷<http://www.ina.fr/art-et-culture/architecture/video/VDD09007427/venise-en-peril.fr.html>

⁸ <http://www.cornucopia16.com/2-appels-%C3%A0-contributions-%C3%A9vrier-2013/15-f%C3%A9vrier-2013-melancholia-ae/>

intitulée "*Expressions cinématographiques des racines mélancoliques du Brésil (XVIe - XVIIIe): Les Indiens en image et en question*". Le 2 avril 2013, je reçu la réponse positive du comité de sélection du colloque :

----- Original Message -----

From: Adelisa Malena

To: Erika THOMAS

Sent: Tuesday, April 02, 2013 5:06 PM

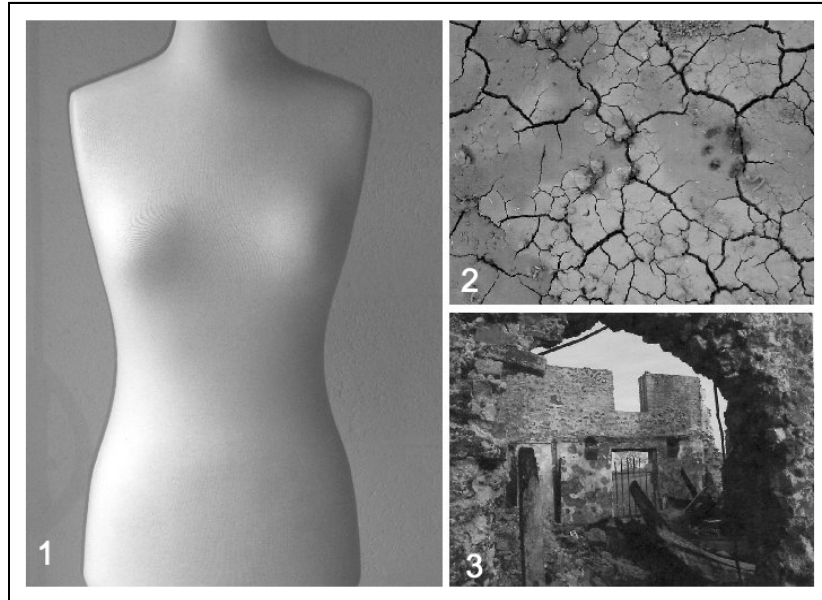
Subject: Re: Proposition pour le colloque Melancholia-ae.

*Cara collega,
le scriviamo a nome del comitato scientifico del workshop "Melancholia/ae" che si terrà a Venezia nei giorni 28 e 29 novembre 2013. Abbiamo ricevuto più di 40 proposte, molte delle quali di grande interesse, e purtroppo - dati i tempi a disposizione, la natura del seminario, e il budget limitato - abbiamo dovuto selezionarne solo 15, sulla base della pertinenza del tema e della periodizzazione. Abbiamo il piacere di comunicarle che la sua proposta è stata accolta, e pertanto le forniremo appena possibile il programma completo, oltre alle informazioni pratiche e logistiche (...) La salutiamo cordialmente
Adelisa Malena - Alessandro Arcangeli, Federico Barbierato, Lisa Roscioni, Chiara Petrolini, Daniela Solfaroli Camillocci, Stefano Villani, Xenia von Tippelskirch*

Je savais maintenant qu'en novembre 2013 je me trouverais à Venise et que je chercherais dans ce lieu, des figures du manque afin d'en faire les éléments de ma proposition née de celles de mes camarades de jeu.

**Trois photographies, les indices et les traces du temps :
Melancholiae, ma série photographique**

En attendant d'aller à Venise, et afin d'orienter mes recherches artistiques sur place, il me fallait maintenant considérer les trois photographies envoyées par Sophie B., Sylvie B. et par Huguette L.



1. *Sans*, Sophie Bouttée 2011 ; 2. *Où est mon chat ?* Sylvie Brunellière, 2011 ; 3. *Où est mon Colombo ?* Huguette L. 2011.

Comment comprendre ces photographies en les faisant dialoguer entre elles ? J'ai d'abord été frappée par la proximité des titres des photos 2 et 3 évoquant la disparition et la recherche d'un chat⁹. Ce chat qui symboliserait la vie dans la réalisation artistique ultérieure de Sylvie Brunellière. Les premières idées émanant de ces images étaient celles d'indices de traces, de quête. Les photographies 2 et 3 évoquent le temps qui assèche et qui détruit. La photographie n°2 cadre un sol desséché et strié sur lequel, une fois encore l'empreinte du chat figure le vivant dans un environnement hostile. Aucune trace de vie ne surgit de la photographie n°3. Là où pourtant tout s'effondre, le titre indique qu'on y cherche encore la vie. Ces deux photographies prises à l'extérieur véhiculent l'idée d'un univers hostile et vulnérable où ce qui a été n'est plus que trace et indice risquant à chaque instant de disparaître.

⁹ Colombo était en effet le chat disparu d'Huguette.

Qu'apporte la photographie n°1 prise à l'intérieur ? La froideur d'un mannequin de couture rehaussée par le choix du noir et blanc. Le buste aux mensurations idéales semble à l'abri de la détérioration mais pas de l'infertilité. Il ne s'agit pas d'un corps mais d'un substitut renvoyant à la représentation d'un corps sans vie et donc à la mort. « Sans » est le titre de cette photographie. Sans vie semble être son propos central. Prises dans leur ensemble ces photographies évoquent ce qui n'est plus et ce qui est posé en tant que substitut rappelant, dans un double mouvement, ce qui est représenté et ce qui n'est pas. En creux, elles problématisent ce qui a été (photographie n°3) ce qui est perdu (photographie n°2) et ce qui est posé à la place (photographie n°1). Indéniablement, elles aussi évoquent la mélancolie.

En me disant que mon périple à Venise aurait pour perspective – au-delà de ma communication au colloque *Melancholiae* – de me mettre en quête de ce qui a été, des indices, des substituts et des traces d'un ailleurs et d'un autre temps, je me suis rendu compte que j'allais investir la problématique de la page 35 de l'ouvrage de Modiano, celle du colloque et celles des photographies de Sophie, Sylvie et Huguette. Comme le personnage de Modiano, je me dirais moi aussi que « *Je refusais que les gens et les choses disparaissent sans laisser de traces.* ». Comme le photographe Francis Jansen, je numérotai une série de photographie d'où tout pittoresque serait exclu. Je prendrai moi aussi une série de huit photographies numérotées de 325 à 332. Cette série s'appellerait *Melancholiae*.

Deux pages 35 et une 4^e de couverture : *Par pure ignorance, ma poésie en prose*

Je devais également regarder de plus près les autres éléments recueillis auprès de mes camarades. Et tenter d'en faire quelque chose. J'ai eu l'idée de partir des deux pages 35 (R.

JAMIS, *Frida Kahlo*, Actes Sud, 2000 (Sophie Bouttée.), S. BELLOW, *Un homme en suspens*, Plon 1954 (Sylvie Brunellière)) pour constituer un troisième texte – tiré de ces pages matricielles – qui se devait d’être personnel. Il s’agirait de prendre de ces pages 35 des mots ou des fragments de phrases et de les assembler. J’ai pensé qu’une des 4^e de couverture pourrait me permettre de trouver le thème général du texte que je devais élaborer dans cette contrainte. J’ai choisi la 4^e de couverture envoyée par la Librairie du Globe, *Le cœur Chien*, roman de Breytenbach paru chez Actes Sud en 2005. D’abord le « chien » contenu dans le titre le liait à l’ouvrage de Modiano, ensuite une phrase m’a d’emblée inspirée : « *De même qu’on ne peut survivre sans rêve, on ne peut avancer sans le souvenir du lieu d’où l’on vient, même si ce voyage est fictif.* ». Le lieu d’où je viens est le Brésil, mon texte aurait un rapport avec ce lieu et son passé dictatorial.

15 21

Comme ils oublient tous, sans cesse, que dans ce pays plus de la moitié de la population ne connaît pas sa date de naissance, par pure ignorance ou parce que tout le monde jongle allègrement au gré des intérêts administratifs... Et que j’en suis, de ce pays d’anarchistes de circonstance, d’énigmatiques, de sorciers, d’illuminés, d’escrocs violents. Descendants de Mexicas, de *tonalpouques*¹, pour qui le jour et l’heure de naissance étaient fonction des augures qui se tramaient entre astres et dieux, forces d’en haut, forces d’en bas, points cardinaux, malignité, sacrifices et rituels.

Comme ils négligent, bizarrement, que la plupart des gens rêvent de changer de prénom, de tête, quand ce n’est pas de peau, de vie. Alors, moi, oui, j’ai troqué ma date de naissance (mais jamais, non, mon prénom, ma peau, ma vie ; je veux dire : avec tout ça je n’ai jamais triché, même si parfois j’aurais bien troqué ma peau contre n’importe quoi, oh ! oui, y compris un épi de maïs).

Je suis née avec une révolution. Qu’on se le dise. C’est dans ce feu-là que je suis née, portée par l’élan de la révolte jusqu’au moment de voir le jour. Le jour était brûlant. Il m’a embrasée pour le reste de ma vie. Enfant, je crépitais. Adulte, j’ai été tout flamme. Je suis bien fille d’une révolution, cela ne fait aucun doute, et d’un vieux dieu du feu qu’adoraient mes ancêtres.

1. Spécialistes, chez les anciens Mexicains, des sorts que réservait chaque jour.

35

R. JAMIS, *Frida Kahlo*, Actes Sud, 2000, p. 35

20

— bien que se méprenant un peu — il aime se qualifier de machiavélien. Il joue avec succès ses deux rôles sans les confondre et fait même l’effort d’être un excellent employé, simplement pour prouver que les « visionnaires » peuvent avoir la tête dure.

Chacun admet, cependant, que Joseph a une sûre maîtrise de soi, qu’il sait ce qu’il veut et comment parvenir à ses fins. Ces sept ou huit dernières années, il a tout organisé en accord avec un plan général. Ce plan, ses amis, sa famille et sa femme s’y sont pliés. Il a eu pas mal d’ennuis avec sa femme, la pressant de lire des livres qu’il lui choisissait, lui apprenant à admirer ce qu’il considère comme admirable. Jusqu’à quel point il a réussi, il ne le sait pas.

Il ne faudrait pas croire que Joseph est acerbe lorsqu’il parle de « ceux qui réfléchissent moins », ou de son propre « étiment de comique ». Il n’est pas sévère à l’égard du monde. Il aime répéter qu’il s’est juré une fois pour toutes de suivre le proverbe : *Tout comprendre, c’est tout pardonner* (1). (Les théories qui veulent considérer que le monde dans lequel nous vivons est, soit entièrement bon, soit entièrement malveillant, lui paraissent stupides. De ceux qui croient à la bonté universelle, il dit qu’ils ne comprennent pas la dépravation. Quant aux pessimistes, il demande à leur sujet : « Ne voient-ils que des gens malveil-

(1) En français dans le texte.

35

S. BELLOW, *Un homme en suspens*, Plon 1954, p. 35

J'ai naviguée avec bonheur et concentration d'une page à l'autre en numérotant les fragments de phrases qui allaient former un autre tout. Mon texte personnel - issu des deux pages matricielles - comprenait trente-cinq propositions. Aucun mot, aucune conjugaison, aucun accord n'avaient été modifiés.

*Par pure ignorance/ Chacun admet/ Que la plupart des gens/
N'est pas sévère à l'égard/ De la révolte/
Les « visionnaires » peuvent avoir/ Organisé/ Une révolution/
Dans ce pays/
Les théories/ Apprenant à / Tout comprendre/ Des augures qui
se tramaient/ Ces 7 ou 8 dernières années/ Oublient/ Que le
monde dans lequel nous vivons/ A eu pas mal d'ennuis avec/
D'énigmatiques/ Illuminés/
Bien que se méprenant un peu/ La moitié de la population/
Considère comme/ fins/ Ceux qui croient/ Tout pardonner/
Alors moi oui !/ Portée par l'élan/ Du monde/ J'ai/ Troqué /
Des livres/ Contre/ Ma peau/ J'ai été / Ce feu-là. .*

Ce texte que je décidais d'intituler *Par pure ignorance* constituerait lui aussi un élément de ma proposition artistique.

2. De Venise à Paris: séries photographiques

Venise : le colloque et la rencontre

Le 27 novembre 2013, je me trouvais donc à Venise pour participer au colloque organisé par *l'Università Ca' Foscari* portant sur la mélancolie¹⁰. C'est à l'occasion de cette rencontre avec des collègues que deux événements ont pris un

¹⁰ Erika THOMAS (2013), Expressions cinématographiques des racines mélancoliques du Brésil (XVIe - XVIIIe): Les Indiens en image et en question, *Melancholia/ae*, Università Ca' Foscari, Venise, Italie, 28-29 novembre.

sens particulier au regard de l'action artistique que je menais sur le thème du manque.



Un colloque à Venise

Le premier eu lieu lors du cocktail organisé pour nous à la *Galleria San Maurizio*, galerie du quartier de l'université dédiée à l'art contemporain. Une collègue italienne, Lisa L. R., à qui j'avais raconté une de mes actions artistiques s'étant déroulée à Paris¹¹ me confia qu'elle gardait un très mauvais souvenir de la capitale française parce qu'elle y avait perdu, le 12 décembre 1998, le manuscrit d'un roman qu'elle avait entièrement rédigé à la main et qui s'intitulait *Immagini fisse* (*Images fixes*). Elle me dit en riant, un verre à la main, qu'elle vivait dans l'angoisse de voir un jour ce manuscrit, racontant une journée parisienne dans la vie d'un couple, publié avec un autre nom que le sien sur la couverture. Quel étrange écho ce

¹¹Sur les traces de Bob Santiano Erika Thomas (2010), Livret-DVD Alternatives Artistiques.

manuscrit perdu faisait à la page manquante qui avait été le point de départ de ma réflexion sur le manque...Par goût du jeu et parce ce voyage à Venise devait être le terreau de nouvelles inspirations créatrices, je lui ai proposé de me rendre à Paris le 12 décembre 2013 – soit quinze ans jour pour jour après sa mésaventure parisienne – pour traverser avec Bernard les lieux qui avaient été les siens ce jour-là et pour vivre, à notre façon, une journée parisienne. Je lui enverrai ensuite ma vision de ce qu'avait évoqué le titre de son roman perdu : « *Images fixes* ». Elle trouva la proposition étonnante et me donna de mémoire quelques lieux parisiens par lesquels elle se souvenait être passée.

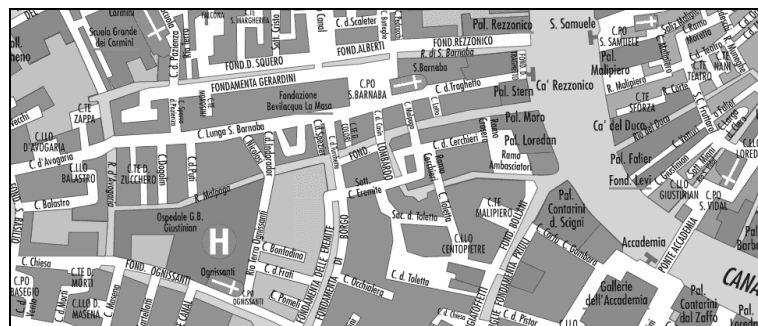
Le deuxième événement eu lieu le lendemain alors que je me rendais avec Bernard au *Palazzo Malcanton Marcorà* pour le deuxième jour de colloque, le 29 novembre 2013. Nous nous sommes perdus dans les ruelles labyrinthiques de Venise et nous sommes retrouvés avec un groupe de touristes allemands visitant les ruines d'une ancienne demeure vénitienne aujourd'hui en état avancé de délabrement.



Un ancien palais vénitien déserté

Dans le fond d'une impasse, un lieu de mémoire avec des fenêtres fermées et une lourde porte qui ressemblait à celle d'une prison. Bernard essayait de me traduire ce que le guide

du groupe expliquait en allemand. Il n'était pas sûr de tout comprendre mais parvenait à saisir quelques phrases : « *Le père était un homme triste* », « *La mère cachait sa mélancolie sous un maquillage outrancier* », « *les enfants jouaient avec un chat* ». Nous avons quitté le groupe qui marchait finalement trop vite pour reprendre notre route en direction du *Palazzo Malcanton Marcorà*. Nous n'y sommes jamais arrivés.



Nous avons beau faire, toute tentative pour nous retrouver sur le plan s'avérait vaine. Je me suis alors mises en tête de prendre la série de photographies que j'étais venue faire à Venise. De la vingtaine de photos faites, j'en ai retenu huit. Je l'ai ai numérotées, comme prévu, de 325 à 332. Elles racontaient les bribes d'une histoire entendue au cours de la matinée tout en revisitant les problématiques portées par les

photographies de Sophie (substituts du corps humain :
masques et sculpture) Sylvie (l'animal comme élément vital :
le pigeon) et Huguette (délabrement et ruines : les espaces).

Melancholiae - Souvenirs d'une étrange famille



Photo n°325
Le père regardait tristement une ligne située au-delà de l'horizon.



Photo n°326
La mère parvenait à cacher sa mélancolie sous un maquillage outrancier

Photo n°327
Les enfants tentaient de sourire, de rire même parfois avec le chat mais dans le fond...



Et de ses espaces



photo n°328
Dans le fond d'une impasse...



photo n°329
...un espace délabré



photo n°330
avec des fenêtres fermées



photo n°331
et une porte close



photo n°332
Derrière laquelle un pigeon hésite à prendre son envol

Petite série photographique du 29 novembre 2013

Le 30 novembre, Bernard et moi avons quitté Venise. Quelques jours après notre arrivée à Lille j'ai reçu un long mail de Lisa L. R., restituant les circonstances étranges de la perte de son manuscrit et se terminant par une liste des lieux parcourus le 12 décembre 1998. S'agissait-il des espaces qu'elle avait traversés elle-même ou ceux empruntés par les personnages de son manuscrit disparu ?

----- Original Message -----

From: Lisa L.R.

To: Erika THOMAS

Sent: Wednesday, December 10, 2013 2:24 PM

Subject: manuscrit perdu

Chère Erika,

Tu m'as demandé la semaine dernière à Venise de te raconter cette histoire de mon roman perdu à Paris. Je me souviens assez bien de ce jour du 12 décembre 1998. J'ai pensé souvent à cette journée. Je partais à Paris après être restée quelques jours chez une amie à Nice qui s'appelait Gina et qui était moitié française moitié italienne. Paris n'était qu'une petite étape ce jour là parce que je devais aller à Londres pour voir un spectacle d'une troupe italienne - j'ai oublié le nom car je n'y allais que pour revoir un ancien amoureux anglais, William, je n'avais plus de nouvelles de lui et il s'occupait de cette troupe de théâtre - . Je devais retrouver le 12 décembre 1998 soir à Paris des amis italiens au boulevard Raspail, après nous devions partir à Londres en voiture ensemble. J'avais mon manuscrit sur moi (c'était en italien et cela s'appelait "Images Fixes" et ça racontait l'histoire d'une journée parisienne dans la vie d'un couple italien); j'avais fait croire à mon amie Gina que j'avais un rendez-vous avec un éditeur français qui voulait le traduire et le

publier. Je ne sais pas pourquoi je lui ai dit ça. Je n'aime pas mentir comme ça. Peut-être j'ai dit cela parce qu'elle avait lu des parties de mon manuscrit et comme elle ne m'a rien dit là dessus j'ai pensé qu'elle ne l'avait pas beaucoup aimé. Alors pour donner de l'importance à mon écriture j'ai inventé ce rendez-vous à Paris. Je voulais aussi montrer ce manuscrit à William pour qu'il me trouve intéressante. Le résultat de tout cela c'est que ce 12 décembre 1998 j'avais plusieurs sacs sur moi, je suis arrivée très tôt et je me suis promenée toute la journée dans les rues de Paris, j'ai visité des expositions, j'ai écrit des cartes postales et j'ai bu des cafés dans des bistrot et lorsque je me suis retrouvée dans la voiture de mes amis le soir j'ai eu la certitude que j'avais perdu ce manuscrit si important pour moi. Et c'était ça. J'ai pleuré. Ils ont arrêté la voiture pour que je cherche dans mes sacs mais le manuscrit n'était pas là. J'ai téléphoné d'une cabine à Gina pour lui demander si je l'avais oublié là-bas mais je savais que non car j'avais regardé mon manuscrit au Jardin du Luxembourg. Peut être que je l'ai oublié sur une chaise dans ce jardin. Ou dans un café. Après ça, Gina m'a dit que c'était dommage de l'avoir perdu mon manuscrit parce que cette histoire de couple à Paris était vraiment très belle. J'ai pleuré encore. A Londres je n'ai pas vu William, seulement la troupe de théâtre. Je n'ai aimé ni Londres (il faisait gris et très froid) ni la pièce (je me souviens des personnes nus qui hurlent un texte accroupis sur une scène). Mes amis ont beaucoup aimé les deux. J'ai pensé réécrire tout mon roman. Je ne l'ai pas fait et je ne suis jamais retourné à Paris. C'est curieux de repenser à tout cela aujourd'hui. Voici les lieux de la promenade parisienne: un café-restaurant du boulevard Raspail, le jardin du Luxembourg, les Halles, le Centre Pompidou, la rue Saint-André des arts. Un métro mais lequel ? Un bar le soir avant de retrouver mes amis, mais où ? Je sais plus. Je ne sais pas si tout cela te servira vraiment à quelque chose.

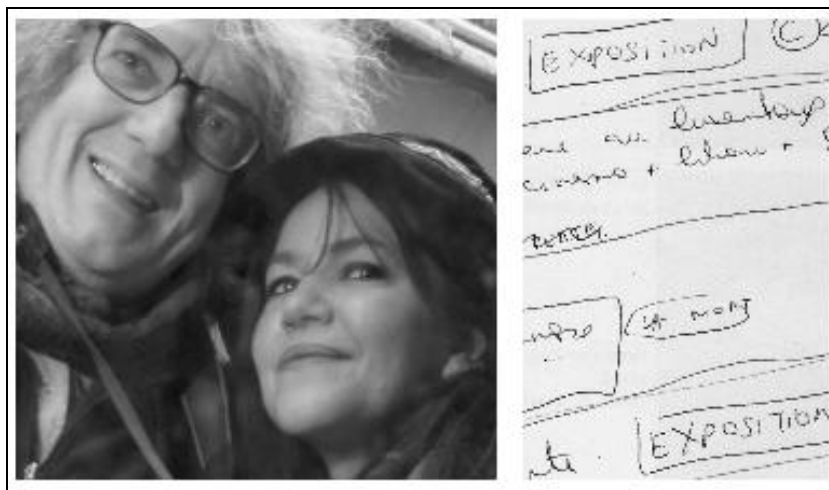
Mais tu es drôle et ça me fait sourire de penser que cette histoire personnelle t'a tellement intéressée.
Je t'embrasse,
Lisa

Tant de questions se sont bousculées dans ma tête à la lecture de ce mail ! Qu'est devenu ce manuscrit ? Que sont devenus Gina et William ? Et cette pièce de théâtre ?! Pour ma part je me réjouissais à l'idée de partir à Paris à mon tour. J'avais en tête l'idée de faire une vidéo composée d'images fixes, d'y intégrer le texte-poème élaboré à partir des différentes pages 35 reçues et d'y ajouter également un élément que j'avais complètement oublié : la coupure de presse envoyée par Huguette L. La seule à répondre à la consigne proposée par la lettre n°3 : c'est-à-dire, un petit texte mettant en perspective quelque chose qui aurait pu passer inaperçue.



Un défi au temps.

Balade vidéophotographique à Paris



Les évadés...et leurs idées

Bernard et moi avons imaginé ensemble le contenu de cette vidéo photographique intitulée *Les évadés* (11min51s). Cette création audiovisuelle devait évoquer le temps qui passe, les indices et les traces et devait s'organiser au travers des figures du double et de la répétition – égrainées tout au long de la vidéo – posées comme réponse à la disparition et au manque. J'avais demandé à deux collègues et camarades parisiens, Olivier Chopin et Zineb Majdouli, de participer à cette vidéo sans vraiment savoir le rôle qu'ils pourraient tenir. Ils ont accepté de bon cœur. Point de départ de ce travail audiovisuel, l'idée d'un manuscrit perdu devait bien sûr être présent mais plutôt que de le considérer comme un élément central nous voulions plutôt le mettre en lien et en dialogue avec différents éléments de cette aventure artistique commencée en 2011 :

- l'idée d'une page manquante passée inaperçue («*Elle aurait lu un passage à haute voix mais n'aurait pas remarqué qu'il manquait une page à ce livre*» 0:47:18) ;

- des références aux photographies représentant le manque envoyées par mes trois semi finalistes Sophie, Sylvie et Huguette (le titre « Sans » de la photographie de Sophie se retrouve ainsi dans les répétitions de la formule « Sans personne » qui se retrouvent dans la vidéo ; les deux chats qui ouvrent la vidéo sont un clin d’œil aux questions que posent les titres des photographies de Sylvie et Huguette) ;
- la présence d’un plan de ville symbolisant le lieu d’un manque et d’une quête (le plan de Paris 0 :59 :03) ;
- une référence à l’encart de presse envoyé par Huguette (« *Il aurait remarqué un encart étonnant concernant la découverte d’un arbre fossile âgé de 12 millions d’années* » 0 :00 :31)
- et le poème - *Par pure ignorance* - que j’avais élaboré à partir des pages 35 de mes deux finalistes Sophie et Sylvie et qui défile à l’écran (« *Dans le bus, elle aurait lu à haute voix le début d’un poème trouvé parmi les livres dans la boutique de la fondation cartier (...)* » 0 :10 :18) - .

Du travail artistique réalisé par ces dernières – le collage *Sans titre* et le collier *Figure du lien* – j’ai pour ma part également retenu d’une part, l’idée du chat comme élément vital instaurant un contrepoint symbolique au contexte alentour évoquant la mort et d’autre part différentes figures du lien déployées dans le court-métrage : lien amoureux de tendre partage entre les protagonistes, lien d’affection pour leur enfants (« *devenus grands* ») et pour leurs chats (surgissant, comme les enfants, à l’écran et dans leurs pensées) ; lien de camaraderie pour leurs anciens voisins (interprétés par Olivier Chopin et Zineb Majdouli).

Les images photographiques qui constituent cette vidéo se réfléchissent comme des échos à des éléments externes au

court métrage (à savoir la référence au titre du manuscrit perdu de Lisa L.R. et la référence au personnage principal de l'ouvrage de Modiano, le photographe Francis Jansen) et interne au court métrage (à savoir la référence à l'œuvre de Chris Marker, *La jetée*, court métrage constitué d'images fixes qui apparaît sur les écrans du centre Beaubourg - 0 :02 :41 -, et les photographies d'Amérique Latine présentées à la Fondation Cartier – 0 :09 :34).

Notre court-métrage composé des images fixes que nous avons réalisées nous-mêmes¹² et à partir desquelles s'élabore la question du mouvement dans l'espace (à pied, en bus en train) et dans l'esprit (avec une large palette d'émotions ressenties par les personnages) se construit de façon symétrique :

A	00 :07 - Les corps	Prologue
B	00 :30 - Le train du départ	Début du voyage
C	00 :59 - Déambulation quartier des Halles, petit-déjeuner	Début de journée
D	02 :30 - Exposition Beaubourg	Le voyage
E	04 :32 - De la Seine au Luxembourg	L'idée de perte
E	07 :50 - Cimetière Montparnasse et déjeuner	L'idée de mort
D	09 :34 - Exposition fondation Cartier	Le voyage
C	10 :10 - Déambulation en bus et apéro	Fin de journée
B	11 :09 - Train du retour	Fin du voyage
A	11 :30 - Les corps	Epilogue

Le court métrage organise ainsi un discours sur les corps (A) qui abritent le début et la fin d'une trajectoire (B) marquée par la déambulation inquiète et joyeuse (C) contenant l'idée de voyages géographiques et existentiels à poursuivre (D) au cœur desquels s'expérimente inévitablement la question de la

¹² Toutes les photographies du court métrage ont été prises le 12 décembre 2013 à l'exception de celles de nos enfants issues d'albums de famille.

perte et de la mort (E). Au final, les protagonistes qui se demandent le sens de cette journée parisienne – dernière balade avant la nuit – se retrouvent confrontés à la question qu'ils se posent (« *Il se serait demandé pourquoi ils étaient à Paris aujourd'hui. Avaient-ils rendez-vous quelque part ? Devaient ils accomplir une mission ? Franchir des obstacles ? Tuer un dragon ?* » 0 :01 :52 – « *Et elle se serait demandé, comme lui quelques heures plus tôt, ce qu'ils étaient venus faire à Paris aujourd'hui* » 0 :05 :08) et qui est en réalité celle du sens de leur propre vie : que sont-ils venus faire dans cette existence ?

La solitude des lieux traversés dessine – au même titre que les arbres morts du jardin du Luxembourg, le lac gelé, le froid glacial ou encore le film parlant d'exil au cinéma Saint-André des Arts – une trajectoire dépouillée faite de seuils à franchir. De cette confrontation à la perte et à la mort naît la nécessité de se souvenir des itinéraires géographiques et existentiels accomplis. La figure des enfants (0 :10 :03) – photographiés à deux moments de leur existence et à 18 ans d'écart (1991 et 2009) – illustre l'idée de transmission et de relève, idées centrales dans l'ouvrage de Modiano qui a constitué le point de départ de cette action artistique. Au final, ce court métrage, égrainant les éléments de ce travail commencée en 2011, n'est pas sans lien avec le titre des ouvrages choisis par deux des disparus de cette action : en effet, *Les évadés* raconte d'une certaine façon *un voyage en automne* – l'automne de la vie – et un *dernier refuge avant la nuit* pour les protagonistes.

Le 25 décembre 2013 j'ai envoyé, comme prévu, mon court-métrage à Lisa L. R. pour lui montrer ce que son aventure parisienne m'avait inspiré quinze ans après. Le 6 janvier j'ai reçu son mail rédigé en italien par cette francophone italienne rencontrée à Venise. Peut-être se parlait-elle à elle-même ?

----- Original Message -----

From: Lisa L.R.

To: Erika THOMAS

Sent: Monday, January 06, 2014 6:24 PM

Subject: cortometraggio

Cara Erika,

Il tuo cortometraggio mi ha infine riportato alla mente dei bei ricordi. È un po' malinconico, come il mio romanzo perduto. Forse un giorno tornerò a Parigi, chi lo sa...Felice anno nuovo.

Lisa¹³

Et pour en finir

Voilà maintenant plus de deux ans que cette aventure a commencé. Je suis heureuse de la finir enfin. De la page manquante du livre de Modiano au manuscrit perdu de ma collègue Lisa, en passant par les missives envoyées à mes camarades, à leurs réponses et à la disparition de certains d'entre eux, je dois avouer que l'entrain pour mener à terme cette action artistique m'a parfois manqué. Il est difficile de travailler sur la thématique du manque. Au-delà même des résistances ressenties, des fragilités personnelles refont surface de façon très insidieuse. Entraîner ses amis – qui n'ont pas forcément envie d'être confrontés à la mélancolie que ce thème convoque – dans de telles problématiques, c'est risquer de les perdre. S'y jeter soi-même à cœur perdu c'est risquer de se perdre. J'en ai pris bonne note. Aucune traversée ne se fait sans pertes. Je n'ai plus vraiment revu mes camarades disparus Sylvie S., Raymond W. et Huguette L. Pour être tout à fait

¹³ *Ton petit film m'a finalement rappelé des beaux souvenirs. Il est un peu mélancolique comme mon roman perdu. Peut-être retournerais-je un jour à Paris. Qui sais? (Merci à Jeanne Dubois pour la traduction).*

exacte je dois dire que j'ai échangé quelques mails, sans rapport avec cette action artistique, avec Huguette L. il y a quelques temps déjà. Il n'a jamais été réellement question de nous revoir. Au contraire, nos échanges relevaient plutôt d'une inexorable mise à distance sans doute née de l'impossibilité pour nous désormais de trouver un langage commun. Je croise parfois Raymond W. ici ou là. De lointains échos de Sylvie S. me parviennent de temps à autres. Nous avions prévu avec Raymond et Sylvie de nous revoir il y a de cela plus d'un an. Le temps nous manque sans doute. Mais ce n'est pas bien grave. Ne faut-il pas se résoudre à « *accepter que [des] gens et [des] choses disparaissent sans laisser de traces* » ?



Paris 2013

Un soir de mai 2011 alors que je relisais *Chien de printemps* de Patrick Modiano, roman acheté d'occasion depuis plusieurs années, je fus surprise de remarquer qu'il manquait une page à l'ouvrage. Il s'agissait pourtant bel et bien d'une relecture. L'absence de cette page, d'abord passée inaperçue, me troubla. Et m'interrogea. Est-il possible qu'une chose a priori déterminante pour la compréhension d'un tout, disparaisse sans que l'on s'en rende compte ? En entreprenant ce travail artistique autour de la question de la disparition et du manque avec des amis de longue date j'étais bien loin de me douter que cette nouvelle action artistique allait s'achever en 2013 sur cette interrogation modianesque: comment nous résoudre à accepter que des gens et des choses disparaissent sans laisser de traces?

Erika Thomas, plasticienne, vidéaste, docteur en recherches cinématographiques et audiovisuelles, HDR en anthropologie des médias est Professeur des Universités à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines – ICL Lille.

Livret-DVD 11min56 - 2013
ISBN – 978-2-918779-03-2